

Une liaison pornographique

Amour anonyme et fugace

Une liaison pornographique, France / Belgique / Suisse /
Luxembourg 1999, 80 minutes

Martin Delisle

Number 208, May–August 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59245ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Delisle, M. (2000). Review of [Une liaison pornographique : amour anonyme et fugace / *Une liaison pornographique*, France / Belgique / Suisse / Luxembourg 1999, 80 minutes]. *Séquences*, (208), 44–45.

préoccupé par ses études. Ainsi, encore, la mère de neuf enfants enceinte d'un dixième qui, le lendemain de l'accouchement, bébé sur le dos, fait la lessive. Ainsi, enfin, l'échange entre la propriétaire du café et son client. Elle, se plaignant de la fatigue, fait état des trois métiers des femmes : ouvrières le jour, serveuses le soir et la nuit, *travailleuses* encore. Servir devrait être un plaisir, rétorque le client, quant au travail nocturne, il pèse bien plus lourd sur les hommes puisqu'il y va de leur honneur. Puis, le médecin qui déclare que la mort est une maladie bien pire que la vieillesse, elle qui nous prive à jamais de la beauté de ce monde, beauté qu'il préfère aux promesses de l'au-delà. Enfin, le maître d'école qui donne une interprétation matérialiste de la cérémonie funéraire : la violence que les femmes s'infligent n'est pas toujours en signe d'amour pour le défunt, parfois ce n'est que pure exhibition dictée par le besoin de plaire à un patron.

Les témoignages eux-mêmes et leur mise en scène font de cette histoire inventée un récit documentaire et critique sur la réalité de ce monde rural.

Mais, en faisant coïncider avec le cimetière le seul endroit d'où le téléphone portable peut recevoir la communication, le

narrateur laisse entendre, de façon très subtile, que le vent des télécommunications, du nouvel ordre établi par les hommes, emportera définitivement ce monde qui n'intéresse plus que pour les spectacles sensationnels et bizarres de ses rites.

La mort est le triste destin de la vie. C'est l'ordre naturel des choses. Et, le fémur humain, ce *memento mori* que « Monsieur l'ingénieur » garde avec lui, en est la preuve. Mais avant que nos os ne soient emportés par le courant du ruisseau, comme l'os à la fin du film, ce qu'il faut montrer, c'est la vie, ses drames quotidiens, anonymes et banals, tels les puits qui s'effondrent sur l'homme qui le creuse et les petits miracles de la nature : une pomme qui roule, un grillon qui pousse un petit bout de bois, une tortue renversée qui se retourne. Et c'est ce que fait Abbas Kiarostami.

Monica Haim

■ **Bad ma ra khabad bord**

Iran/France 1999, 118 minutes — Réal. : Abbas Kiarostami — Scén. : Abbas Kiarostami — Photo : Mahmoud Kalari — Mont. : Abbas Kiarostami — Mus. : Peyman Yazdani — Son : Jahangir Mirshekari, Mohamad Hassan Najm — Int. : Behzad Dourani (l'ingénieur) et les habitants de Siad Dareh (Kurdistan d'Iran) — Prod. : Marin Karmitz, Abbas Kiarostami — Dist. : Remstar Distribution.



N'exister qu'en fonction du regard de l'autre

UNE LIAISON PORNOGRAPHIQUE

Amour anonyme et fugace

Depuis quelques années surgissent de Belgique des réalisateurs qui se distinguent à l'échelle internationale. Les frères Jean-Pierre et Luc Dardenne se sont fait connaître en 1997 avec **La Promesse** et leur talent a été confirmé par **Rosetta**, Palme d'Or à Cannes en 1999. La même année, on découvrait à la Quinzaine des Réalisateurs **Les convoyeurs attendent**, le premier long métrage de Benoît Mariage. Enfin, à Venise quelques mois plus tard, on honorait le second long métrage de Frédéric Fonteyne en remettant à Nathalie Baye le Prix d'interprétation féminine pour son jeu magnifique dans **Une liaison pornographique**.

Ce film se distingue par la simplicité de son histoire et l'originalité de son traitement. Une femme a placé une petite annonce pour trouver quelqu'un avec qui assouvir un certain fantasme sexuel. Un homme y répond. Ils se donnent rendez-vous dans un café, vont à l'hôtel et la porte de la chambre se ferme sans que nous en sachions plus sur ce fantasme. Après quelques rencontres, l'amour surgit inopinément.

Intelligemment écrit par Philippe Blasband, scénariste des quatre courts métrages et du premier long métrage (**Max et Bobo**, 1997) de Frédéric Fonteyne, ce film prend des allures de documentaire ou d'émission de télévision dans laquelle les gens se confient. La relation de ce couple est maintenant terminée. Leur aspect physique a changé. Elle et Lui — on ne connaîtra jamais leur nom — racontent séparément leur histoire à un interviewer hors champ. D'emblée, elle affirme : « C'était une liaison pornographique... » On s'aperçoit avec amusement que, petit à petit, les versions divergent, que parfois leurs souvenirs ne concordent pas. Elle dit avoir mis son annonce sur le Minitel ; il montre la revue spécialisée dans laquelle il a trouvé l'annonce. Selon lui, la relation a duré six mois, selon elle, trois ou quatre. Mais il existe une troisième version des faits, celle que montre l'image, leurs entrevues étant entrecoupées de retours en arrière où l'on voit le couple vivre sa relation.

Frédéric Fonteyne a tourné cette histoire en Cinémascope, ce qui donne des cadres très larges, mais serrés en hauteur. Lorsqu'Elle et Lui se rencontrent au café, ils sont presque toujours assis face à face. Ils sont filmés seuls, en gros plans ou en plans moyens fixes, le réalisateur privilégiant la technique du champ contre-champ, comme si chaque personnage n'existait qu'en fonction du regard de l'autre. Ainsi, chacun semble habiter sa

bulle. Cela produit l'impression d'une relation froide, convenue, où, une fois assouvi son fantasme, chacun rentre calmement chez soi. Par contre, plus le film progresse et les sentiments d'Elle et Lui évoluent, plus la caméra intègre les deux personnages dans le même cadre. Puis, quand ils se voient pour la dernière fois, Fonteyne revient à sa technique initiale, mais il réduit la profondeur de champ de l'image, donnant ainsi des arrière-plans nettement flous. L'effet de bulle prend alors toute son ampleur, accentuant l'isolement total de chacun des deux personnages et laissant présager leur séparation imminente. Malheureusement, à la fin du film, lorsqu'Elle le revoit dans la rue, Fonteyne utilise le ralenti, technique maintenant galvaudée pour souligner le suspense ou la tension, un effet visuel qui n'ajoute absolument rien à l'histoire, puisque son dénouement est connu, et ne fait que casser le rythme.

Cette histoire ne tiendrait pas si ce n'était des deux comédiens qui la vivent avec générosité et lui donnent toute son âme. Il fallait savoir rendre la finesse et la justesse des dialogues de cette œuvre dans laquelle les silences en disent parfois plus que les mots. Nathalie Baye démontre une fois de plus son immense tal-

ent. Son personnage alterne entre la femme assurée et volontaire qui provoque les événements, et la femme vulnérable qui parle sans arrêt pour combler les silences ou cacher son trouble. Sergi López, acteur catalan qu'on a découvert dans les films de Manuel Poirier et, en particulier, dans *Western* (1997), campe sans faille un personnage drôle, attachant par sa vulnérabilité et sa délicatesse, mais avec toutes les apparences d'un homme sûr de lui. À cause de la magie et du magnétisme qui émanent d'eux, nul couple d'acteurs n'aurait pu mieux servir ce film.

Il faut vraiment voir *Une liaison pornographique* et se laisser porter par son charme et son humour. Au delà d'une fantaisie amusante et intrigante, on y découvre un sujet à portée universelle, une réflexion sérieuse sur la pérennité de l'amour et de l'engagement entre deux êtres.

Martin Delisle

France/Belgique/Suisse/Luxembourg 1999, 80 minutes — Réal. : Frédéric Fonteyne — Scén. : Philippe Blasband — Photo : Virginie Saint-Martin — Mont. : Chantal Hymans — Mus. : Jeannot Sanavia, André Dzieluk, Marc Mergen — Son : Carlo Thoss, Étienne Curchod — Déc. : Véronique Sacrez — Cost. : Anne Schotte — Int. : Nathalie Baye (Elle), Sergi López (Lui), Jacques Viala (l'intervieweur), Sylvie van den Elsen, Paul Pavel — Prod. : Patrick Quinet — Dist. : Film Tonic.

SOMBRE

Mortelles randonnées

Avec *Sombre*, on tombe facilement dans un état hypnotique, en raison de la facture à la fois séduisante et inquiétante du film. L'utilisation de très gros plans, de flous, de séquences sous-exposées, auxquels se greffe une bande-son évoquant une plongée en apnée, tout cela contribue à rendre fascinante cette randonnée meurtrière sur les routes de France.

Jean tue sans scrupule des femmes qu'il rencontre au cours d'escalades que lui permet son métier de marionnettiste ambulancier. Cet homme en apparence inoffensif, qui transporte un costume de loup dans sa valise, est de ces gens sans histoire qui cachent un terrible secret. Les activités de Jean se déroulent dans l'ombre jusqu'au jour où une femme, Claire, découvre sa véritable nature.

Philippe Grandrieux évoque dans son film les contes de Charles Perrault, du moins y emprunte-t-il ses archétypes. Jean, le prédateur, et Claire, la vierge, évoquent bien évidemment l'histoire du petit chaperon rouge. Mais Grandrieux et ses deux scénaristes, Pierre Hodgson et Sophie Fillières, se sont donné un malin plaisir à disséquer ce conte classique et à en faire une analyse originale et moderne.

À la manière d'un film noir à l'accent blues, *Sombre* nous entraîne dans les méandres tortueux de la pensée de Jean, une pensée qui n'a d'autre logique que celle de la schématisation du meurtre. Le film s'attache au destin de ce meurtrier que l'on n'a pas voulu attachant, mais qui réussit pourtant à émouvoir les femmes qu'il rencontre à un degré tel que, lorsque Claire se jette dans ses bras après qu'il eut tenté de violer et de tuer sa sœur, cela



Une poésie qui fait appel à des zones obscures

frise l'absurde. On s'interroge alors sur l'intention des scénaristes : souhaitaient-ils faire l'apologie des tueurs en série ou celle de leurs victimes ?

Si l'on accepte de lire ce film comme un conte présentant des archétypes, il apparaît plus évident que Claire, qui se jette littéralement dans la gueule du loup, accepte de sacrifier son corps pour échapper à ce qu'a été sa vie jusque-là. En l'épargnant, Jean lui offre l'occasion de commencer une nouvelle vie. Jean serait donc une sorte de passeur vers un autre monde, qui choisit ses victimes en fonction de leur degré d'insatisfaction générale. Aussi, il préfère des femmes pour qui la vie n'a, semble-t-il, plus beaucoup d'importance.

Le film voudrait-il nous révéler le désarroi des femmes qui souffrent de la phallocratie ambiante, s'exprimant par la violence